

Sandrine Orhand

## Variété clinique des phénomènes élémentaires de la psychose

Mon travail sur les phénomènes élémentaires a été réalisé à la suite d'une présentation de malades faite par M. Bousseyroux en septembre 2001 à Pontorson. Une jeune fille est hantée par ses « pensées négatives », des idées négatives qui semblent être des phénomènes imposés. Le phénomène se joue dans le rapport à l'autre en miroir. La patiente se trouve avec une amie quand intervient une tierce personne avec laquelle s'établit une triangulation. L'amie préfère la troisième plutôt qu'elle ; se joue un laisser-tomber avec formulation d'un jugement de nullité : « Tu es nulle ! Tu ne vauds rien au regard des autres. »

Ce phénomène de laisser-tomber la laisse sans recours dialectique, sans parole et sans pensée ; c'est alors que surgissent les idées négatives. Elle n'a pas de mots pour dire quelles sont ces idées négatives, elle ne sait pas en dire plus, il y a un manque à dire qui ne tient pas de la mauvaise volonté, ni à un refus de dire, ni à une rétention. L'appeler à en dire plus aurait été, concluait M. Bousseyroux, la mettre aux prises avec ce qui la ravageait.

D'où l'enjeu clinique du repérage du phénomène élémentaire. Si celui-ci est une production du sujet en réponse à une béance, comme J. Lacan le formule dans le *Séminaire III, Les Psychoses*, « le sujet n'y met pourtant aucune vérité <sup>1</sup> ». Il se pourrait donc qu'on n'ait pas à interpellier le sujet au niveau du phénomène élémentaire, en lui demandant de s'en expliquer, d'en dire plus, de le subjectiver, de le déchiffrer, mais qu'on ait plutôt à favoriser l'élaboration d'une position subjective face à ce phénomène, la question étant de savoir comment le sujet se défend de l'envahissement par le phénomène élémentaire.

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses (1955-1956)*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 64.

Si le sujet est là littéralement dans le phénomène élémentaire, il n'y est pas au sens de pouvoir s'y reconnaître et d'assumer cet inconscient qui se manifeste. L'y appeler serait le plaquer au réel alors qu'il cherche à s'en défendre.

L'exemple clinique rapporté ici – un jugement négatif porté à sa propre personne – montre bien que ce n'est pas le phénomène en soi qui en fait un phénomène élémentaire de la psychose, mais que c'est à saisir le phénomène dans sa structure qu'il se révèle fait de psychose. Le *Séminaire III* permet le recueil d'une variété de phénomènes à partir desquels on peut observer une articulation de la structure psychotique.

### **Les phénomènes élémentaires de la série paranoïaque**

Dans ce séminaire, la structure langagière est posée comme cadre de possibilité de l'existence du sujet. Les phénomènes qui se produisent dans la psychose – il s'agit ici de la paranoïa – viennent témoigner des rapports du sujet à la structure langagière mais sur un autre mode que celui de la névrose. Les phénomènes élémentaires signant ici la structure psychotique sont des « phénomènes verbaux » qui se signalent par leur caractère imposé et extérieur au sujet, également par leur caractère incurable. Il n'y a pas de levée possible du phénomène élémentaire, c'est de l'irréductible, du non-maniable, de l'incurable.

La première séance du séminaire s'ouvre sur « le phénomène de l'auto rouge » qui vient faire signe à un sujet psychotique : « S'il rencontre dans la rue une auto rouge [...], ce n'est pas pour rien, dirait-il, qu'elle est passée à ce moment-là. » C'est par ce phénomène clinique pris dans le champ des psychoses que Lacan exemplifie ce qu'il nomme l'ordre symbolique : un élément acquiert une signification (ici énigmatique) du fait d'être situé au sein d'un ensemble d'éléments, au sein d'une structure organisée.

Le phénomène élémentaire est ici au niveau de l'interprétation, phénomène propre à la paranoïa. Il y a de la signification, laquelle ? Le malade ne le sait pas, mais elle vient au premier plan, elle s'impose. C'est aussi ce que la psychiatrie allemande appelle depuis August Neisser (1891) « signification personnelle » : « Ils saisissent les

représentations qui s'offrent à leur conscience comme étant en relation avec leur personne propre. »

Puis vient « le phénomène hallucinatoire ». Avec l'hallucination du doigt coupé de l'Homme aux loups, il y a réapparition dans le réel de ce qui est refusé par le sujet dans l'ordre symbolique, soit la castration. C'est le sens de la *Verwerfung*, la forclusion. L'inconscient est situé comme ce langage articulé, qui dans la névrose est refoulé, c'est-à-dire méconnu par le sujet après avoir été verbalisé, et qui dans la psychose reste exclu pour le sujet, non assumé, et c'est pourquoi il apparaît dans le réel.

L'hallucination verbale est située par J. Lacan comme un des phénomènes les plus problématiques de la parole, parce que c'est de la parole du sujet dans le réel qu'il s'agit. Cette conception lacanienne de l'hallucination est née de l'approche linguistique qui veut que ce soit l'halluciné lui-même qui articule les voix qu'il dit entendre (phénomène mis en évidence par Séglas).

Ainsi en va-t-il de l'hallucination insultante où une patiente s'entend appeler « truie » par un homme qui passe dans le couloir et qui est l'amant de sa voisine, laquelle s'est montrée particulièrement intrusive auprès de la patiente qui vit seule avec sa mère. « Truie » a été entendu réellement, dans le réel. C'est sa parole qui s'exprime dans le réel, c'est sa propre parole qui est dans l'autre, le petit autre, qui est elle-même. Il n'y a pas de grand A. Que dit-elle ? « Moi, la truie, je viens de chez le charcutier, je suis déjà disjointe, corps morcelé [...], délirante, et mon monde s'en va en morceaux comme moi-même. »

Dans ce séminaire, l'hallucination est située comme la forme la plus caractéristique des phénomènes élémentaires.

Le délire est situé par J. Lacan comme étant lui-même un phénomène élémentaire. Sur ce point, il diverge d'avec son maître en psychiatrie, de Clérambault.

Ce qui signe l'entrée dans la psychose est nommé par G. G. de Clérambault (1872-1934) « automatisme mental ». C'est ce même phénomène qui est repris sous le terme de phénomène élémentaire par J. Lacan. De Clérambault divise ces phénomènes en phénomènes subtils et en phénomènes grossiers. Les premiers se caractérisent par l'étrangeté et le vide de la pensée, les phénomènes positifs sont la

pensée répétée, contredite, commandée, le vol de la pensée... J. Lacan souligne le mérite de Clérambault « d'en avoir montré le caractère idéiquement neutre, ce qui veut dire dans son langage que c'est en pleine discordance avec les affections du sujet ». De Clérambault a mis en valeur dans la psychose le rapport du sujet au signifiant sous son aspect le plus formel, sous son aspect de signifiant pur. Comment ne pas voir dans la phénoménologie de la psychose, écrit J. Lacan, que tout, du début jusqu'à la fin, tient à un certain rapport du sujet à ce langage tout d'un coup promu au premier plan de la scène, qui parle tout seul, à voix haute, dans son bruit et sa fureur comme aussi dans sa neutralité ? Si le névrosé habite le langage, le psychotique est habité, possédé par le langage.

Mais de Clérambault et Lacan vont s'opposer sur un certain nombre de points, et notamment sur celui du rapport entre délire et phénomène élémentaire.

« Dès cette époque, j'ai souligné avec fermeté que les phénomènes élémentaires ne sont pas plus élémentaires que ce qui est sous-jacent à l'ensemble de la construction du délire. Ils sont élémentaires comme l'est, par rapport à une plante, la feuille où se verra un certain détail de la façon dont s'imbriquent et s'insèrent les nervures – il y a quelque chose de commun à toute la plante qui se reproduit dans certaines des formes qui composent sa totalité. De même, des structures analogues se retrouvent au niveau de la composition, de la motivation, de la thématization du délire, et au niveau du phénomène élémentaire. Autrement dit, c'est toujours la même force structurante, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui est à l'œuvre dans le délire, qu'on le considère dans une de ses parties ou dans sa totalité. L'important du phénomène élémentaire n'est donc pas d'être un noyau initial, un point parasitaire, comme s'exprimait Clérambault, à l'intérieur de la personnalité, autour duquel le sujet ferait une réaction fibreuse destinée à l'enkyster en l'enveloppant, et en même temps à l'intégrer, c'est-à-dire à l'expliquer, comme on dit souvent. Le délire n'est pas déduit, il en reproduit la même force constituante, il est, lui aussi, un phénomène élémentaire <sup>2</sup>. »

Pour de Clérambault, le délire vient intégrer, expliquer l'incompréhensible, l'étrange qui s'impose au sujet : réaction fibreuse

2. *Ibidem*, p. 28.

destinée à enkyster. Pour Lacan, la même force constituante est à l'œuvre à la fois dans le phénomène élémentaire et dans le délire. On retrouve des structures analogues entre thématization du délire et phénomène élémentaire.

Ainsi, pour Schreber, la pensée du début – « qu'il serait beau d'être une femme subissant l'accouplement » – apparaît comme l'entrevision du thème final, soit être « la femme de Dieu ».

Cette « même force constituante », « ces structures analogues » correspondent au retour dans le réel du forclus. C'est quelque chose de primordial, quant à l'être du sujet, qui n'entre pas dans la symbolisation, et qui est non pas refoulé comme dans la névrose, mais rejeté, et qui va se manifester dans le réel.

Ainsi, le président Schreber n'a jamais intégré la fonction féminine dans sa signification symbolique essentielle, en rapport avec la procréation, en corrélation avec la paternité. Il lui manque le signifiant fondamental qui s'appelle « être père ». C'est pourquoi Schreber s'embrouille, jusqu'à penser porter lui-même comme une femme. Il doit s'imaginer lui-même femme et réaliser une grossesse pour que la fonction « être père » puisse être réalisée.

J. Lacan va ainsi théoriser la psychose comme étant la rencontre d'un trou dans le symbolique par rejet d'un signifiant primordial. Les phénomènes élémentaires témoignent de cette forclusion en acte. Le sujet est arrivé au bord du trou, et il s'agit de concevoir ce qui se passe pour un sujet quand une question lui vient de là où il n'y a pas de signifiant, quand c'est le trou, le manque qui se fait sentir comme tel.

### **Autres types de phénomènes élémentaires**

Après les phénomènes d'interprétation, d'hallucination, de délire, Lacan évoque « la perplexité ». Un sujet s'était attaché à un ami qui était devenu son point d'enracinement dans l'existence, jusqu'au jour où apparaît la fille de son partenaire. Là, il ne sait pas expliquer ce qui lui arrive et va se mettre pendant trois mois sur son lit ; il est dans la perplexité.

Au registre des phénomènes élémentaires, Lacan évoque ensuite « des phénomènes de capture imaginaire », d'aliénation spéculaire qui donnent au sujet des points d'accrochage, lui permettant

de s'appréhender sur le plan imaginaire. C'est le mécanisme de compensation par des identifications conformistes.

Puis vient ce que Lacan nomme les « phénomènes de frange », où l'ensemble du signifiant est mis en jeu. L'Autre habituellement masqué apparaît tout d'un coup éclairé. Ce sont les phénomènes d'autonomisation de la chaîne signifiante déjà évoqués. Là où le signifiant ne fonctionne pas, ça se met à parler tout seul, les signifiants se mettent à chanter tout seuls, ça se met à bourdonner aux oreilles des hallucinés, un murmure continu de phrases, de commentaires.

Puis apparaît dans le texte du Séminaire le « laisser en plan » corrélé à divers autres phénomènes ressortissant également des phénomènes élémentaires en tant que phénomènes verbaux.

Dieu pour Schreber est la seule présence et elle se manifeste sur un mode parlant. Dieu est celui qui parle tout le temps, qui n'arrête pas de parler pour ne rien dire, mais Schreber reste aussi constamment affronté à la menace du « laisser en plan » : « Que ce soit au début du délire, où il s'agit de l'imminence d'un viol, d'une menace portée à sa virilité, sur laquelle Freud a mis tout l'accent, ou que ce soit à la fin, quand s'établit une effusion voluptueuse où Dieu est censé trouver satisfaction plus encore que notre sujet, il est question de ceci, qui est le plus atroce, qu'on va le laisser en plan [...]. Tout au long du délire schrébérien, la menace de ce laisser en plan revient comme un thème musical, comme le fil rouge [...]. Quand elle s'incarne [la rupture avec Dieu], c'est-à-dire chaque fois qu'il perd le contact avec ce Dieu [...], que se produit le retrait de la présence divine, il éclate toutes sortes de phénomènes internes de déchirement, de douleur, diversement intolérables<sup>3</sup>. »

Le retrait de Dieu est accompagné pour le sujet de sensations très douloureuses, mais surtout de quatre connotations qui, elles, sont de l'ordre du langage.

Premièrement, « le miracle du hurlement ». Il ne peut s'empêcher de laisser s'échapper un cri prolongé, qui le saisit avec brutalité. C'est du pur signifiant, sans signification. Ce phénomène peut être accompagné d'une sorte de sentiment de désarroi lié chez le sujet à une certaine honte.

3. *Ibid.*, p. 143.

Deuxièmement, c'est « l'appel au secours », censé être entendu des nerfs divins, appel corrélatif de l'abandon dont il est à ce moment-là l'objet. L'appel à l'aide a ici une signification, à la différence du hurlement, si élémentaire qu'il soit. Notons que cet appel n'est même pas selon lui le sien puisque l'appel le surprend de l'extérieur.

Troisièmement, ce sont les « bruits de l'extérieur ». Quels qu'ils soient, quelque chose qui se passe dans le couloir de la maison de santé, ou un bruit au-dehors, un aboiement, un hennissement, ces bruits sont faits exprès pour lui. Schreber a la conviction qu'ils se produisent à ce moment-là non pas par hasard, mais pour lui, sur la voie de retour à la déréluction dans le monde extérieur.

Quatrièmement, c'est « l'appel d'un certain nombre d'êtres vivants », oiseaux chanteurs et insectes qu'il voit dans le jardin et qui ont été créés tout exprès pour lui par la toute-puissance de la parole divine.

### **Une gradation dans les phénomènes élémentaires**

Le schéma de la forclusion se décline ainsi. À un moment donné, le sujet psychotique rencontre un signifiant qui se trouve être exclu de sa symbolisation ; le sujet est alors confronté au vide de la symbolisation. Dans un second temps, le sujet va remplir ce vide par des « phénomènes positifs » (terme que je reprends à Clérambault) ; l'hallucination est alors la première « réponse » (le terme est celui de J. Lacan) que construit le sujet pour remplir le vide produit dans sa symbolisation. Peut ensuite se déployer la parole délirante sous la forme des interprétations et du délire. Corrélativement à la rencontre du manque d'un signifiant, surgissent donc :

– *des phénomènes de vide* liés à la rencontre d'un trou, béance ouverte dans le rapport symbolique et langagier, suspension de la pensée, perplexité, confusion panique, phénomène de crépuscule de la réalité. Le monde apparaît bizarre et menaçant, le sujet ne sait plus à quoi se raccrocher. F. Sauvagnat <sup>4</sup> évoque des phénomènes qui

4. F. Sauvagnat, « Sur la difficulté du repérage des phénomènes élémentaires psychotiques chez les enfants », *Spicilège*, section clinique de Rennes, 1999-2000, « Déclenchement et non déclenchement dans les psychoses », Institut du Champ freudien, département de psychanalyse, université de Paris VIII.

peuvent se manifester par une conduite erratique, voire agressive, des bouffées d'angoisse, une perplexité envahissante, quelque chose qui peut apparaître comme un sentiment de morosité. Chez des enfants, peut apparaître une sorte de délitement du langage : ils n'arrivent pas à finir leurs phrases, à boucler une signification qui puisse donner consistance à leur monde. C'est la question du décrochage verbal discutée par Lacan dans le séminaire *Encore* : un sujet qui s'engage dans un acte de parole voit les mots se dérober à lui, à un point tel qu'aucune référence susceptible de lui fournir une définition minimale de soi-même ne lui reste ;

– des phénomènes positifs allant des hallucinations – des phénomènes hors signification comme le hurlement et le laisser-tomber réel aux hallucinations où la signification surgit, du type insultes et ordres hallucinés – jusqu'aux phénomènes pleins de signification – identifications imaginaires dans la schizophrénie et l'autisme, interprétation et délire dans la paranoïa. Les phénomènes positifs comprennent donc l'irruption dans le réel du forclos et la défense du sujet pour intégrer ce qui a reparu dans le réel, défense par le biais d'un appel de signification.

Dans ce séminaire *Les Psychoses*, J. Lacan met particulièrement en relief la fonction du phénomène élémentaire en tant qu'il est ce qui « retient [alors] le sujet au niveau du discours, lequel menace de lui manquer et de disparaître <sup>5</sup> », « seule façon de réagir qui puisse le rattacher à l'humanisation qu'il tend à perdre <sup>6</sup> ».

Là où il n'y a pas la grand-route du Nom-du-Père pour s'orienter dans l'existence, il y a les écriteaux au bord des petits chemins, et c'est encore une chance qu'ils indiquent vaguement la direction, dit J. Lacan, qui situe là la fonction de l'hallucination verbale auditive.

5. *Ibid.*, p. 231.

6. *Ibid.*, p. 345.